

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT. À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

PARAISANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Table with subscription rates: Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, \$1; Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, \$1; Aux deux publications réunies, \$1 10; Tout l'Instituteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix que ci-dessus; PRIX DES ANNONCES: Six lignes et au-dessous, première insertion, 2c. 50; Dix lignes et au-dessous, première insertion, 3c. 50; Au-dessus par lignes, 4c. 50; Toute insertion subséquente, le quart du prix. (Affranchir les lettres.)

Education.

Industrie.

Progrès.

Feuilleton de la Revue Canadienne.

ETUDES MORALES.

LA CIGALE.

I.

La rue Louis-le-Grand réunissait naguère, dans une mansarde, deux petites jeunes filles; c'étaient deux sœurs. L'aînée s'appelait Marie; elle était brune, sérieuse et réfléchie. La seconde se nommait Victoire; de jolies boucles blondes encadraient sa physionomie piquante, blonde encadrant dans les fossettes de ses joues roses, et la chanson sur ses lèvres. Les deux sœurs avaient perdu leurs parents, qui avaient laissé pour tout héritage, à leurs enfants, une aiguille et le talent de s'en servir. Marie et Victoire, Marie plus que Victoire, travaillaient donc tout le jour à la fenêtre de la mansarde proprement, bien rangée, ornée d'un petit miroir sur la cheminée, de deux lits aux rideaux blancs, et d'une jolie commode en noyer. La cuisine se faisait dans la cheminée; une petite casserole de fer blanc, sur un réchaud, une bouilloire, et un pot au feu composaient toute la vaisselle. Dès le point du jour, sitôt que les pierrots, chantant dans les convolvulus du jardin aérien des ouvrières, demandaient le pain qu'on leur émiettait d'habitude, Marie faisait lever Victoire, ce qui n'était pas toujours facile; car Victoire faisait de beaux rêves la nuit... Il lui fallait alors se mettre à travailler aux robes qu'elle portait en songe, c'était dur. La mansarde était au fond de la cour d'une riche maison. Sitôt qu'une voiture roulait sur le pavé, Victoire mettait la tête à la fenêtre, regardait descendre la belle dame du premier, et se disait qu'il était bien doux d'avoir un équipage, de beaux chevaux, de belles toilettes, et une livrée. Marie alors la tirait par sa robe en l'appelant folle, d'un ton de tendre reproche. C'est qu'aussi, chaque fois que Victoire tombait dans ses réflexions sur la richesse, elle devenait pensive et triste sur son ouvrage, une heure durant au moins. Il fallait les roudales perlées de la belle dame du premier, jetées comme par défi au gosier du rossignol des toits, pour que Victoire ramènât la chanson sur ses lèvres. Car la grande dame du premier était une cantatrice célèbre. Un matin, trois petits coups retentirent à la porte des deux sœurs. La clef se trouvait toujours en dehors à la serrure; quand on est pauvre et sage, on ne craint ni les voleurs, ni les indiscrets. —Entrez, s'écria Victoire, en se retournant aussitôt sur sa chaise. La porte s'ouvrit, une femme de chambre parut et dit: —La couturière de madame lui manque de parole, il lui faut néanmoins sa robe pour ce soir; une de ces demoiselles voudrait-elle descendre; madame, à qui l'on a parlé de votre adresse, vous en prie. La femme de chambre appartenait à la cantatrice. La générosité de cette dernière était vantée dans la loge du concierge; cette offre était une bonne aubaine; Marie accepta, et, comme sa sœur se mourait d'envie de suivre la femme de chambre, elle proposa à Victoire le travail qu'on venait leur demander. Victoire eut lestement fait tous ses préparatifs, elle prit son dût, mit ses meilleurs aiguilles dans son étui, donna un coup d'œil à son miroir, et dit en ouvrant la porte elle-même à la suivante: —Passez, mademoiselle, je suis prête. Lorsque Victoire revint, l'heure n'était pas encore bien avancée; elle était radieuse, mais tout essoufflée, car elle était montée fort vite. Marie avait allumé déjà le réchaud, mais tandis que le charbon prenait, elle profitait des derniers instants du jour. —Alors, Marie, laisse là les chiffons, s'écria Victoire, en faisant follement sauter en l'air l'ouvrage dont sa sœur s'occupait; il s'agit vraiment bien de travailler! la journée est faite et bien faite. Regardez, petite sœur, regardez ces deux belles pièces rondes et blanches, des écus tout neufs! Et Victoire mettait ses dix francs entre ses doigts et à la hauteur de sa tête d'espiègle. —Dix francs! est-ce possible? interrompit Marie. —Je les ai gagnés. Or, nous sommes riches, et comme des gens de notre sorte actuellement ne passent point leurs soirées comme les petites ouvrières à vingt-cinq sous, nous allons au spectacle, et dans les belles places, et sans payer. Voilà notre cher billet! Et Victoire agitait joyusement un petit papier blanc. —Mais Victoire, qu'est-ce que tout cela veut dire? —Cela veut dire que la dame d'en bas joue ce soir, et qu'elle veut que je l'entende, pour lui dire comment j'aurais trouvé sa voix. Nous n'avons que le temps de repasser nos collerettes brodées. —Et le dîner? —Nous souperons. Les rubans de mon bonnet ont besoin d'un coup de fer; ôte la casserole que je mets le fer au feu, et prépare-toi, petite sœur. Quel bonheur! un beau théâtre,

tu sais, où nous avons vu tant de belles voitures à la porte avec des gardes municipaux, et tout plein de beau monde qui entrerait. —Nous ne pouvons y aller ainsi toutes seules; deux femmes, est-ce convenable! dit Marie, à qui sa raison faisait mille objections pour l'empêcher de partager la joie de sa sœur. —Pour quelle folle enfant me prends-tu donc, repartit la susceptibilité blessée de la grave Victoire, pour croire que je n'aie pas songé à tout? —Alors explique-toi donc! —Eh bien, écoute-moi. Et tout en faisant chauffer ses fers, en préparant la table à repasser, en allant et venant par la chambre, Victoire fit le récit suivant à Marie, qui n'était pas non plus sans penser à sa toilette. —D'abord, quand je suis arrivée, il s'est agi d'achever la jupe d'une grande robe à queue en velours, ouverte par devant et retenue par des agrafes de diamant: une robe de reine, pour tout dire; c'était merveilleux, et puis j'étais déjà tout éblouie. On me faisait travailler dans une petite chambre tendue de soie, avec un beau tapis à fleurs, et des rideaux roses aux fenêtres; une petite lampe d'albâtre au plafond, de jolis petits meubles avec des curiosités dessus, et de petits portraits en plâtre de la dame dans de beaux atours. Il n'y a pas de chaises, Marie, rien que des fauteuils; et quels fauteuils, ma sœur! c'est doux et mollet, on enfonce, c'est à croire que c'est une atrape; mais qu'on y est bien! Enfin je me suis habituée à tout ce bien-là, j'ai travaillé; La dame nous aidait: alors il est venu un monsieur qui avait l'air effaré, affairé; il répétait à chaque instant: pourvu que ça marche bien, mon sort est entre vos mains... Vous êtes sûre de ce morceau, du grand air et de la romance... Voulez-vous que nous disions encore le duo? Et ils se sont mis à chanter au piano. Quand ils ont eu fini, le monsieur s'est levé, il a sauté de joie. —Ça ira à ravir, s'est-il écrié (le fait est que c'était superbe, j'avais le frisson dans les cheveux), je vous devrai plus que la vie! et il lui a pris les mains pour les embrasser avec reconnaissance. —Vois-tu, ma sœur, c'est l'auteur de la pièce qu'on joue ce soir, celui qui a fait la musique. Après cela ils sont revenus près de moi. Tout en me regardant travailler, la dame m'a demandé: —C'est vous, mon enfant, que j'entends parfois chanter et répéter mes airs? Je suis devenue rouge, comme tu penses, en lui répondant oui. —Eh bien! m'a-t-elle dit, vous avez une voix magnifique! quel dommage que vous ne la cultiviez pas! Je pensais, moi, qu'elle riaillait; mais non, petite sœur, il paraît que ma voix est belle, et que si je voulais, dame, on ne sait pas... car elle a dit au monsieur musicien: —Il y a cinquante mille francs dans ce gosier-là, et croyez-m'en, mon ami, je n'y connais. Voulez-vous, a-t-elle ajouté en se tournant vers moi, nous donner quelques notes, nous chanter quelque chose? J'étais trop sotte et trop confuse pour oser jamais. Alors le monsieur, d'un air bien bon a dit: —Ce sera pour plus tard, quand nous vous effrayerons moins. Mais pour aujourd'hui, il faut qu'elle voie mon opéra. —C'est juste, a repris la dame, vous me direz comment vous m'avez trouvée dans mon nouveau rôle. Voici deux places; vous avez une sœur, je crois; elle ira avec vous. —Madame, lui ai-je dit alors, nous ne pouvons y aller seules, surtout pour revenir tard par les rues. Notre cousin Jean a coutume de nous accompagner; si vous voulez lui donner une place? —Va pour le petit cousin Jean, a-t-elle dit en souriant. Et voilà, mademoiselle Marie, comment nous allons tous passer une belle soirée avec le plus beau monde de Paris! —Comment avertir Jean? demanda Marie, il sort bien tard de son atelier. —Tout l'embarras. On dirait que cette partie te contrarie. —Non pas, répondit Marie, mais trop tranquillement pour qu'elle n'eût pas une arrière-pensée. —Eh bien! n'est-ce pas samedi? son patron le laissera sortir à six heures, et jusqu'à sept, il aura le temps de se faire beau; on ne commence pas de bonne heure dans les grands théâtres. Je vais le prévenir, en descendant chez la première pour notre souper. Victoire ne se sentait pas d'aise; sa collerette et un bonnet furent bientôt arrangés; elle prit son cabas, et descendit lestement et pimpante les marches de l'escalier, tandis que Marie songeait combien de journées perdues suivraient ce plaisir, et si sa sœur y prenait goût; et encore la pauvre enfant ne prévoyait pas tout. Jean était un bon gros garçon, dont l'apprentissage était terminé, et qui gagnait déjà d'assez belles journées chez l'ébéniste de la rue de Hanovre, son patron.

Les deux sœurs n'avaient que ce parent. A eux trois, ils se composaient une famille, et s'aimaient de bien douce amitié. On se rendait de mutuels services. Les cousines prenaient soin du linge et de la toilette du cousin. Jean, le dimanche posait les clous nécessaires au ménage, et donnait un coup d'œil aux meubles de la mansarde. En hiver ils dînaient ensemble, avec des ragouts où chacun avait mis la main, qui pour éplucher les légumes, qui pour le feu, qui pour l'assaisonnement; et le soir une grande partie de cartes décidait de la valeur du sac de marrons qui le perdant devait aller chercher. L'été les deux jeunes filles se penchaient au bras du cousin pour s'envoler à la campagne. Nous avons dit qu'ils s'aimaient tous de bien douce amitié. Pour être tout à fait exact, il convient d'ajouter qu'il entrerait quelque chose de plus que de l'amitié dans l'affection de Jean pour Victoire. Marie ne l'ignorait pas, et elle s'en félicitait. —Ça fera un bon mari pour ma sœur, se disait-elle tout bas. Jean fut donc averti par Victoire. Les petites cousines étaient fraîches et coquettement mises, le plaisir illuminait leur gracieux visage; elles faisaient honneur au cousin, qui, lui, était parfaitement endimanché, c'est-à-dire habillé proprement, quoiqu'un peu gauche, un peu embarrassé. Mais Victoire n'avait encore jamais songé à faire de comparaisons, elle le trouvait à son goût; tout le monde était content. Ils entrèrent des premiers dans la salle, et virent tout le public prendre place. La toile se leva sur l'ouverture du maestro que l'ouvrière connaissait déjà. Le spectacle était entièrement nouveau pour nos trois spectateurs, aussi leur attention était-elle grandement captivée. Mais tandis que Marie et Jean suivaient, sans en perdre un mot, tous les incidents de l'action, s'intéressant à la fable, et prenant les personnages au sérieux, on devinait aisément que Victoire était autrement préoccupée. Derrière le héros ou l'héroïne, la pauvre enfant voyait l'artiste. Elle ne perdait pas un geste de la cantatrice dont elle avait conu la robe le matin; les applaudissements que celle-ci recevait l'agitaient, lui donnaient presque une fièvre intérieure. Pendant les entr'actes, ses compagnons de plaisir, dans leur naïf enthousiasme, lui disaient: Comme c'est joli cette histoire là! elle répondait: Et comme c'est beau d'être chanteuse et d'avoir du talent! A la fin de la représentation, les bravos et les bouquets saluèrent l'actrice qu'on redemanda. Victoire n'eut plus la force d'applaudir; il se passait quelque chose d'étrange en elle, elle était pâle et tremblait beaucoup. Elle marchait avec sa sœur au bras de son cousin, mais elle n'était pas avec eux; son esprit voyageait autre part, dans le pays des rêves et des chimères, où l'on perd, hélas! sa raison. Ce fut au point qu'elle ne comprit pas ce que lui disait avec tendresse son petit cousin. —Je suis bien aise, lui disait-il, que ces deux gentils fiancés se soient mariés enfin. —Pourquoi, Jean? —Dame, Victoire, c'est parce qu'alors il me semble que rien n'est impossible, et que plus tard nous pourrions bien être à nous deux monsieur et madame Jean. —Des fleurs, de la gloire? c'est bien beau le talent! répondit Victoire qui poursuivait son idée. Victoire, pendant quelque temps encore, resta rêveuse, sans vouloir répondre aux sollicitations inquiètes de sa sœur, qui lui demandait chaque jour: —Dis-moi donc, sœur, qu'as-tu? Elle finit cependant par lui dire, un soir qu'elles étaient face à face, à leur petite table à ouvrage: —Marie, j'ai de quoi rendre heureux tout ce qui m'entoure, toi et Jean, et faire mon bonheur en réalisant ma plus grande ambition. Je serais coupable si je n'en profitais pas. Je possède une belle voix, je veux acquérir du talent; un jour vous me verrez applaudir, comme vous avez vu applaudir la cantatrice d'en bas, l'autre soir. A cet aveu qu'elle avait pressenti et qu'elle redoutait, Marie fit une foule d'observations, les larmes aux yeux; elle avait des principes et de la religion, elle parla de la vertu, la richesse du pauvre; elle montra à Victoire sa vie agitée, leur petit bonheur à trois rompu, leurs modestes projets brisés. Puis enfin Marie en vint aux choses plus matérielles: comment, durant les longues études que demandent le chant et l'art dramatique, Victoire pourrait-elle subvenir à son existence? son travail à elle, Marie, suffirait-il jamais pour elles deux? quelles ne seraient pas les privations qu'il faudrait imposer! sans compter la misère et les déceptions qu'on devait s'attendre à endurer, dans une si périlleuse carrière! Victoire, avec tout l'enthousiasme et l'entraînement que donne une passion subite, sut répondre à tout. D'ailleurs elles n'abandonneraient pas la couture; elle ménerait de front l'art et le métier. Marie n'eût bientôt plus rien à répondre, elle embrassa Victoire en lui disant: —Dieu veuille ne pas t'abandonner dans ton entreprise! sois heureuse et je le serai.

Mais Marie versa, ce soir-là même, pendant que Victoire s'endormait dans ses rêves d'or, plus d'une larme silencieuse. Et Marie avait raison. Bientôt Victoire cessa tout travail d'aiguille; la fatigue et les veilles étouffaient le développement de sa voix. Il lui fallait néanmoins une nourriture fortifiante, car le chant creusait l'estomac, et si l'estomac souffrait la voix s'altère. La cantatrice du premier, actrice en vogue, n'était pas fâchée de faire une élève; elle comptait retirer de l'éducation musicale de Victoire un grand honneur; elle lui donnait donc des soins tout particuliers. Mais pour cela seul qu'elle l'admettait dans son intimité, et qu'elle commençait à la produire dans le monde des artistes, l'ancienne toilette de la modeste ouvrière ne convenait plus. Il fallait des chapeaux à Victoire, des robes bien faites, des brodequins élégants; le jour allait venir où il lui faudrait une robe habillée, des souliers de satin, et une parure complète de chanteuse pour ses débuts dans les concerts. Cependant Victoire ne gagnait plus rien, elle dépensait beaucoup, et cette dépense retombait sur sa sœur dévouée, qui n'osait pas se plaindre. Victoire accusait le cœur de Marie, lorsqu'elle laissait échapper une observation. Aussi Marie s'imposait-elle toutes les privations possibles, et souffrait-elle en silence. Elle espérait, du reste un temps meilleur pour Victoire, dont les progrès rapides promettaient le succès. Elle excusait même la chanteuse égoïste auprès de Jean, qui se plaignait de la froideur de sa cousine. Il était vrai que Victoire, habituée au salon du premier, trouvait alors la mansarde bien triste, et son cousin bien simple auprès des jeunes artistes qu'elle voyait chaque jour. Un dimanche que Marie se promenait seule au bras du cousin Jean (depuis longtemps Victoire ne les accompagnait plus), Marie se prit à dire: —Mon Dieu! si ma pauvre sœur ne réussissait pas, mais elle serait perdue; son monde d'artistes lui tournerait le dos; pour elle plus de protecteurs, plus d'argent, plus d'habitude du travail, plus rien! —Plus rien! reprit Jean, et nous donc! Allez, ma cousine Marie, soyez sans inquiétude; je ne suis peut-être pas beau et spirituel comme les musiciens d'en bas, mais du côté du cœur je ne sus pas bête. (A continuer.)

NOUVELLES D'EUROPE.

AFFAIRES D'ITALIE.

La Patrie publie ce soir des nouvelles de Milan qui portent la date du 10 septembre. Nous les reproduisons sans commentaires: —La ville de Milan, après 33 ans de calme et de tranquillité, a eu aussi son mouvement. Voici quelques détails sur l'émeute d'hier soir: —Les fêtes populaires et l'illumination pour la réception du nouvel archevêque, M. Romilli, n'ayant pas eu lieu le 5, pour cause de mauvais temps, on les remit au 8 septembre. —La population se transporta en masse sur la place Fontana, en criant: Vive Romilli! vive Pie IX! vive l'Italie! Tout à coup 5 à 600 personnes venant de la porte du Tessin arrivèrent sur la place, se rangent en bataille, et aux cris de: Vive l'Italie! entonnent l'hymne de Rossini à Pie IX. La police envoya aussitôt une compagnie de gardes et de gendarmes à cheval pour disperser les quelques milliers de personnes alors réunies sur la place Fontana; rien ne peut peindre la scène de désordre qui s'ensuivit. —Ce qui est certain, c'est que les cinq à six cents hommes du peuple tiennent bon, et résistent à la force, aux cris de: "A bas la police! à bas l'Autriche!" L'affaire devint tellement sérieuse, que le nouvel archevêque descendit sur la place et harangua le peuple, accompagné de M. Greppi, conseiller municipal. —Celui-ci réussit enfin à se faire écouter en les nommant camarades et amis. —Les émeutiers, dispersés sur un point, se réunirent sur un autre. —Toutes les rondes de police et de la troupe furent insultées, désarmées, et on leur crachait à la figure aux cris de: A bas les Allemands!" —A la place du Campo-Santo, il y eut aussi un mouvement, et en un clin d'œil, agents de police, gendarmes et troupes durent céder à la force du peuple. Des renforts arrivèrent plus tard, et à quatre heures du matin l'ordre était à peu près rétabli. —On s'attend ce soir à de nouveaux désordres. Au moment de mettre sous presse, nous recevons de Milan une lettre du 10, qui nous confirme les détails déjà donnés sur les événements du 8, et nous apprend qu'ainsi qu'on l'avait prévu, un nouveau mouvement a éclaté le 9. Voici la lettre de notre correspondant: —Hier 9, l'archevêque Romilli était allé dîner chez le gouverneur, vers le soir quand il en sortit pour retourner à l'archevêché, le peuple en masse l'accompagna jusqu'à sa rentrée et sta-

tionna sous les fenêtres, aux cris de: Vivo Romilli! vive Pie IX! Quelques commissaires de police, soutenus par plusieurs piquets de gardes aussi de police, cherchèrent à balayer la place; le peuple, chassé d'un point, se réunissait sur un autre avec les mêmes démonstrations et les mêmes clameurs. Les commissaires eurent recours à la troupe de ligne, et une centaine de dragons vinrent renforcer la police et l'aider à faire évacuer la place de l'Archevêché, les auberges, les cafés et les rues adjacentes jusqu'au Corso. Les cris, les sifflets, les manifestations anti-autrichiennes redoublèrent alors, et les commissaires lancèrent leurs sbires à pied et à cheval, la baïonnette en avant et le sabre haut, sur une population sans défense. Je vous laisse à imaginer quelle confusion régna alors sur le Corso. Tout le monde se précipitait dans les rares boutiques ou cafés encore ouverts; les sbires, que l'on paraissait avoir enivré à dessein, poursuivaient leurs victimes jusque dans les maisons où elles cherchaient un refuge; les commissaires eurent beaucoup de peine à les rappeler. Après le premier moment de confusion, les habitants osèrent enfin mettre la tête aux fenêtres, et s'occuper de secours à donner aux victimes qui gisaient en grand nombre étendus sur le pavé. Presque tous les blessés l'ont été par derrière l'honneur à la valeur allemande! Les victimes de la journée du 8, connues parce qu'elles ont été portées à l'hôpital, sont au nombre de 6; celle d'hier soir doivent être innombrables, si l'on en juge par l'acharnement des soldats autrichiens. On a pu constater qu'ils étaient ivres pour la plupart; l'indignation des habitants est plus facile à concevoir qu'à exprimer. Le 10 à minuit: Je viens de passer sur la piazza dei Mercanti; elle est gardée par un escadron de dragons, une compagnie de grenadiers et une autre de gardes de police. On m'assure qu'il en est de même des autres points principaux de la ville, qui a pris tout à coup l'air d'une place de guerre. Une lettre de Palerme, datée du 6 septembre, donne les détails suivants: Le 1er de ce mois, les officiers de la garnison, donnaient un dîner de corps en l'honneur du colonel Busacca, qui venait d'être promu au grade de général de brigade. A ce moment le complot a éclaté. Les insurgés ont voulu faire prisonniers tous les officiers qui se trouvaient à ce repas, mais par une circonstance fortuite, ils ont été attardés, et quand ils se sont présentés pour surprendre les convives, ceux-ci étaient tous partis. Ils ne trouvèrent plus que le général Busacca, qui montait en voiture. Ils lui tirèrent plusieurs coups de fusil, l'atteignant gravement au cou et à l'épaule, et blessèrent mortellement son domestique. La voiture du général fut poursuivie jusqu'au fort; mais les troupes prenant les armes, repoussèrent les assaillants qui reçurent plusieurs décharges de mitraille. L'attaque a été conduite avec une grande résolution. On s'est battu depuis six heures jusqu'à neuf heures du soir; à ce moment les autorités eurent le dessus. Il y a eu, à ce qu'on assure, une quarantaine de morts, parmi lesquels huit ou dix militaires. De nombreuses arrestations ont eu lieu. Pendant l'émeute, un moine parcourait les rues en agitant un drapeau que les uns disent tricolore, les autres rouge et vert, et sur lequel on remarquait une croix jaune parsemée d'étoiles. Le peuple s'est battu aux cris de: Vive la liberté! Vive la constitution! Vive Pie IX! On dit que le combat recommença le 2. Cette fois les troupes se tenaient sur leurs gardes et les insurgés n'ont pu tenir longtemps. Ils se sont réfugiés dans la campagne et sur les collines des environs de Messine. Le bruit a couru à Palerme qu'il y avait eu également des troubles à Catane et à Syracuse, et que la ligne télégraphique était interrompue entre la Sicile et Naples. Elle a pu l'être à Reggio, ville située presque vis-à-vis de Messine, et où une insurrection a éclaté également. Il n'y avait à Reggio qu'un officier, qui a été tué, et dix-huit hommes de garnison. Le drapeau de l'insurrection, noir rouge et vert, et dans lequel figurait, dit-on, un croix jaune et des étoiles a flotté pendant vingt-quatre heures sur la ville: il n'a disparu que lorsque des bateaux à vapeur arrivant de Naples avec deux mille hommes de renfort ont été aperçus par les insurgés, qui se sont alors retirés sur les montagnes. Le 6, Palerme était calme encore, cependant les autorités prenaient de grandes précautions, aucune embarcation provenant des côtes de la Calabre, de Messine de Syracuse et de Catane n'était admise en libre pratique. On retirait l'argent de la banque, et le 3, jour où l'on avait reçu les premières nouvelles de Messine, il avait été recommandé 166,000 ducats (environ 600,000 francs). Au moment du départ du courrier, le bruit se répandait à Palerme qu'un mouvement insurrectionnel avait éclaté à Castro-Giovanni, ville considérable qui est située dans l'intérieur de l'île. On disait gé-